
Introduction : vous avez dit «ligature» ?

Jacques ANDRÉ

Rédacteur en chef des Cahiers GUTenberg

Le *Petit traité de la ligature* de Jérôme PEIGNOT [9] reste l'article de base pour l'histoire des ligatures mais il s'arrête à la photocomposition et ne connaît pas la PAO. Toutefois, au lieu de hurler avec les loups que la typographie n'est plus ce qu'elle était, Jérôme PEIGNOT au contraire annonce un renouveau de la ligature : «... , il semble que si on ne voit pas encore l'écriture typographique reprendre vie, du moins entrevoit-on comment elle le pourrait».

De fait, en quelques années, on a vu apparaître, sur le marché des «fontes» informatisées, de nombreux produits offrant ces ligatures que l'on croyait perdues, voire de nouvelles. Au delà d'un certain phénomène de mode ou d'un certain besoin d'exotisme, il n'en reste pas moins que ce phénomène existe. Il faut donc faire le point sur cette notion de ligature aujourd'hui, du temps de la PAO.

Tel est l'objet de ce *Cahier GUTenberg*, pour lequel nous avons réuni des textes d'historiens, de sémiologues, d'informaticiens et de dessinateurs de caractères.

Dans cette introduction, nous voudrions juste prévenir le lecteur habituel de ces *Cahiers* que la notion de ligature va bien au delà des simples bigrammes comme «*ſb*» ou trigrammes comme «*ffi*», voire des caractères spéciaux comme & ou @. Notre propos n'est pas de faire ici une synthèse sur la question – nous renvoyons pour cela à l'article de Jérôme PEIGNOT que nous citons en tête de cet article et à la postface de Gérard BLANCHARD à la fin de ce *Cahier* – mais d'essayer de citer plusieurs des sens donnés à ce mot dans ce cahier.

Le mot «ligature» vient de *ligatura*, du latin *ligare* : «lier».

La notion de ligature vient effectivement de l'écriture manuscrite continue où les lettres sont liées (attachées), mais ce mot a pris plusieurs sens selon la façon dont cette écriture a évolué.

1. La liaison des lettres manuscrites est parfois appelée «ligature» et reste encore d'actualité (sauf dans les écritures manuelles dites «scriptes» où justement les lettres manuscrites ne sont plus attachées) ; nous y reviendrons ci-après [1, ce cahier page 79]. La calligraphie assistée par ordinateur utilise abondamment ce concept ; voir les écritures *Champion* ou *Aurore* de François BOLTANA [5, ce cahier page 124].
2. Les caractères d'imprimerie ont toujours été très influencés par les caractères manuscrits. Comme le montrent René PONOT et Adolf WILD dans ce *Cahier* [10, 11],



FIG. 1 – Selon tel ou tel auteur, tous ces glyphes peuvent être considérés comme des « ligatures » (les numéros renvoient à ceux de l'énumération de la page 2)

GUTENBERG utilisa un jeu de plus de 290 caractères pour imiter l'écriture des scribes. Ses « types » spéciaux se retrouvent encore souvent sous le nom de « ligatures » que l'on peut répartir en plusieurs classes aujourd'hui (voir figure 1) :

- (a) les « abréviations », que l'on trouve dès l'antiquité (inscriptions lapidaires, notes tironiennes, etc.), très nombreuses au xv^e siècle mais généralement abandonnées aujourd'hui car elles rendent la lecture (et la composition !) difficiles ; parmi celles qui sont encore en usage (ou qui le deviennent sur nos claviers d'ordinateur) citons le signe « # » issu de l'abréviation latine « n̄ » pour *numerus* (nombre, numéro) [2] ;
- (b) les « lettres à combinaison » où des lettres voisines sont soudées plutôt que liées [10, page 19] ; les « ligatures » de la bâtarde bourguignonne redessinées par Thierry GOUTTENÈGRE (et illustrées dans ce *Cahier* [6, page 101]) sont probablement le seul exemple récent que l'on puisse citer ¹ ;
- (c) les « caractères *per se*² » : parmi les « ligatures » proprement dites, assemblages de bigrammes, trigrammes, etc., nous pouvons aujourd'hui préciser plusieurs catégories en fonction de la raison d'être de ces caractères ; la première correspond à des caractères dont le glyphe³ actuel est inspiré de graphies manuscrites très anciennes et donc pas toujours reconnaissables ; ces caractères sont devenus des caractères à eux tout seuls ; les plus connus sont l'« esperluette & » qui est la graphie moderne du bigramme latin « *et* » (voir l'article et la postface de Gérard BLANCHARD à ce sujet dans ce *Cahier* [3, 4]) et le signe « à commercial @ » (plus connu sous le nom erroné d'arobace [2]) qui est la graphie moderne de l'onciale « *ad* » (latin *ad*, français « à » ou américain « at ») ;
- (d) les « ligatures esthétiques » ou traditionnelles ; issues des manuscrits anciens, elles sont encore présentes dans certaines casses, même informatiques, pour conserver le ductus de lettres traditionnellement liées par les copistes ; les plus célèbres sont les « ct » et « fi » du *Garamond*, bien connues des lecteurs des ou-

1. À moins que l'on considère comme en faisant partie l'abréviation manuscrite « *N* » que l'on trouve sur les vitres des voitures « à vendre » !

2. « À eux tout seuls » ; signalons que le nom anglais du signe & est *ampersand* qui vient de *and per se and* [2].

3. Sur le sens de ce mot, voir ci-dessous [1, ce cahier page 63].

vrages de la collection de la Pléiade ; *Poetica* [1, ce cahier page 68] en propose bien d'autres ;

- (e) des ligatures que nous appellerons «techniques» car elles relèvent de problèmes mécaniques : ce sont sans doute les plus connues des utilisateurs de la PAO aujourd'hui ; leur origine est souvent liée au plomb – mais le problème est toujours présent avec les caractères numérisés [1, ce cahier page 71] ; Émile LECLERC écrit en 1947 (donc du temps du plomb) dans son *Traité de typographie* [8, page 92] : «Les lettres doubles *fl*, *fi*, *ff*, *ffi*, *ffi*, sont fondues ensemble, parce que la bouclette supérieure en saillie de la lettre *f* rencontrant le point de la lettre *i* ou l'extrémité supérieure de la lettre *l* occasionnerait par pression latérale la rupture d'une de ces deux parties, peut-être des deux, et conséquemment, outre un aspect fâcheux, la perte de ces lettres mutilées » ;
 - (f) les «ligatures linguistiques», pour reprendre une expression de Yannis HARALAMBOUS [7, ce cahier page 87], sont des «caractères *per se*» comme ci-dessus, mais contrairement à ceux-ci, ils sont basés sur des lettres encore en usage aujourd'hui, par exemple le «œ» basé sur les lettres «oe»⁴ ; mais il ne s'agit plus ni de ligatures techniques ni de ligatures esthétiques :
 - ce sont maintenant de vraies lettres, existant aussi bien en majuscules qu'en minuscules : on écrit «Œuvres de ... », on tolérera à la rigueur «Oeuvres de ... » mais sûrement pas «Oeuvres de ... » ; les Hollandais emploient la minuscule «ij» ou la majuscule «IJ» ; par contre, il n'y a pas de ligature majuscule «FI» ;
 - elles ne sont pas systématiques : toutes les occurrences de «oe» ne peuvent être remplacées par «œ», par exemple on n'écrit jamais «mœlleux» ni «coexistence» ;
 - elles ont parfois une place spécifique dans les dictionnaires : par exemple «CH», qui est d'ailleurs un caractère du Morse [2, fig. 3], fait l'objet d'une entrée spéciale en espagnol au même titre que «C» tandis qu'en suédois les mots commençant par «æ» sont placés après ceux commençant par «z» [7, ce cahier page 88] ;
 - (g) les ligatures «contextuelles» qui dépendent de l'environnement d'une lettre, par exemple les positions initiales, médiales ou finales d'un mot [1, 7] ;
3. De nombreuses langues, notamment l'arabe, le khmer, l'amharique, le coréen, etc. ont une typographie beaucoup plus traditionnellement basée sur l'écriture manuscrite ou calligraphique, aussi y retrouve-t-on beaucoup de ligatures linguistiques, contextuelles, voire esthétiques, etc. ; l'article de Yannis HARALAMBOUS [7, ce cahier page 87] fera le tour des autres ligatures du monde.

4. C'est probablement pourquoi ce «œ» français, le «ij» hollandais et le «ll» catalan ne font pas partie des normes d'échange de caractères comme Iso-Latin1 !

Peut-être pourrait-on encore trouver, même dans ce *Cahier*, d'autres sens au mot ligature. Alors, si vous avez dit «ligature», c'est «ligatures» qu'il fallait employer !

Pour conclure cette introduction, posons avec René PONOT [ce *Cahier*, page 29] la question : «la lettre, délivrée des contraintes du plomb, ne pourrait-elle aujourd'hui, par la grâce des ligatures redevenues possibles, en revenir à une écriture imprimée plus *naturelle* que l'écriture typographique?»

Bibliographie

- [1] Jacques ANDRÉ, «Ligatures & informatique», *Cahiers GUTenberg* n° 22 (ce cahier), septembre 1995, 61–86.
- [2] Jacques ANDRÉ & Michel GOOSSENS, «Codage des caractères et multilinguisme : de l'ASCII à UNICODE et Iso/IEC–10646», *Cahiers GUTenberg*, n° 20, mai 1995, 1–53.
- [3] Gérard BLANCHARD, «Nœuds & esperluettes – actualités et pérennité d'un signe», *Communication et langages*, n° 92, 1992, p. 85–101 ; et *Cahiers GUTenberg* n° 22 (ce cahier), septembre 1995, 43–59.
- [4] Gérard BLANCHARD, «Postface » au numéro spécial sur les «Ligatures et caractères contextuels», *Cahiers GUTenberg* n° 22 (ce cahier), septembre 1995, ?–?.
- [5] François BOLTANA, «Ligatures & calligraphie assistée par ordinateur», *Cahiers GUTenberg* n° 22 (ce cahier), septembre 1995, 125–132
- [6] Thierry GOUTTENÈGRE, «Ligatures et bâtarde bourguignonnes : du xv au xx^e siècle», *Cahiers GUTenberg* n° 22 (ce cahier), septembre 1995, 101–105.
- [7] Yannis HARALAMBOUS, «Tour du monde des ligatures», *Cahiers GUTenberg* n° 22 (ce cahier), septembre 1995, ?–?,
- [8] Émile LECLERC, *Nouveau manuel complet de typographie*, Encyclopédie Roret, SFELT, Paris, 1947.
- [9] Jérôme PEIGNOT, «Petit traité de la ligature», *Communication et langages*, n° 73, 3^e trimestre 1987, 20–35.
- [10] René PONOT, «Le *Didot* a-t-il besoin de ligatures? », *Cahiers GUTenberg* n° 22 (ce cahier), septembre 1995, 17–42
- [11] Adolf WILD, «La typographie de la *Bible* de GUTENBERG», *Cahiers GUTenberg* n° 22 (ce cahier), septembre 1995, 5–16